

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 2 FEVRIER 1884.

No. 7.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 2 FEVRIER 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

SPES ULTIMA

Pendant qu'un roi sans cœur les marchandait là-bas,
Nos ancêtres avaient, sous le feu des combats,
Conservant jusqu'au bout l'espérance dernière,
En chevaliers sans peur, tenu haut leur bannière.
Peuple vingt fois trahi, vendu, sacrifié,
Pour défendre le sol qui leur fut confié,
Et plutôt que de voir leur patrie asservie,
Ils avaient tout donné, leur fortune et leur vie,
Ne réservant pour eux qu'une chose: l'honneur!
Pendant qu'aux Trianon un prince ricaneur
Accueillait, contempteur d'une épopée antique,
Le récit de leurs maux d'un sarcasme sceptique,
Aux excès effrontés des lupanars royaux,
Nos pères, opposant leurs dévouements loyaux,
Aux yeux de l'univers avaient, dans vingt batailles,
Racheté de leur sang les hontes de Versailles!

Ils en furent payés par l'exil et l'oubli.

Dans les émotions d'un grand pas accompli
Sur les âpres chemins d'une autre destinée,
Tout entière à la gloire, et sans trêve entraînée
Sur les pas du guerrier fatal qui, sans repos,
Aux quatre coins du monde arborait ses drapeaux,
La grande nation oublia la poignée
De braves, par la faim et le glaive épargnée,
Qui, fidèles quand même, aux bords du Saint-Laurent,
Sous un sceptre étranger la nommaient en pleurant.

Le temps passe.

Au-delà de cent ans s'écoulèrent.
Sous de nouveaux guidons les peuples s'enrôlèrent.
Mais, bien que sous un joug inflexible penché,
Nul peuple sous le ciel n'a fièrement marché
Comme ce groupe épars d'abandonnés; la fibre

Du cœur resta, chez eux, indépendante et libre.
Sous un autre drapeau, sous un autre pouvoir,
Ils surent noblement accepter le devoir;
Devenus les loyaux sujets de l'Angleterre,
Ils pleurèrent toujours, mais ils surent se taire,
Ne demandant à Dieu que leur part au soleil.

Et cependant, toujours—noble et touchant réveil!—
Le plus humble d'entre eux, au seul nom de la
[France,
Sent encor poindre en lui quelque vague espérance.

A ce sujet, voici ce que nous racontait
Notre vieux professeur de droit romain. C'était
Un modeste savant, parisien de race,
Qui commentait le code et récitait Horace
Par cœur. Un pur hasard l'avait jeté chez nous.
Il avait conservé son accent et ses goûts:
Il grasseyait; et puis, tous les matins, à l'heure
Où s'ouvrent les marchés, il quittait sa demeure,
Et, d'échoppe en échoppe et d'étal en étal,
Ainsi qu'un bon bourgeois de son pays natal,
Il s'en allait lui-même acheter ses denrées.
Il aimait la rumeur des foules affairées.
Bonhomme s'il en fut, marchandant et causant,
Il s'arrêtait parfois auprès du paysan,
Et s'informait du prix des blés, de son ménage;
Il lui parlait moissons, bestiaux, jardinage;
Chacun le connaissait, et chacun écoutait
Ce parleur dont l'accent surtout les déroutait.

Un jour, une vendeuse, alerte et bonne vieille
Laquelle à ses discours prêtait souvent l'oreille,
L'interpella disant:
—Monsieur, vous jasez bien
Sans doute, et cependant pas en vrai Canadien;
Pas en Anglais non plus, ça ce voit, ça, bédame!

—Moi, dit le père Aubry, je suis français, madame.

—Français? eh ben, pardi, c'est dans nos environs;
Pour être canadiens on n'est pas des Hurons;
On est tous des Français, nous aussi, que je pense!

—C'est vrai; mais, moi, je suis un Français de la
[France.

—De la France? eh ben, nous, de quel pays est-on?
Sommes-nous par hasard des Français de Boston?
Il n'est pas de Français sans France, que je sache!

Le bon vieux professeur riait dans sa moustache.

—Pardonnez-moi, dit-il, vous ne comprenez pas:
Vous êtes nés ici; moi, je suis né là-bas.

—Vous êtes né là-bas, vous! dit la femme en transe;
Vous êtes né là-bas!... dans notre vieille France?
Vous en venez?

—Mais oui, dit notre humble savant,
Pour vous servir. Bonjour, madame!

Mais avant
Qu'il eût tourné le dos pour reprendre sa route,
La vieille, qui craint fort que quelqu'un ne l'écoute,

Le saisit par la main, et, furtive, guettant
Si quelque Anglais surtout n'est pas là qui l'entend,
Pendant que son regard aux alentours surveille,
S'approche du bonhomme et lui glisse à l'oreille
Ces mots dits d'un accent qu'on ne peut définir:

—Dites-moi donc, à moi, là..... Vont-ils revenir?

Et, comme il achevait de conter cette histoire,
Dans son émotion brusquant son auditoire,
Le bon vieux professeur, faisant un demi-tour,
S'en allait grommelant:

—Gueuse de Pompadour!

LOUIS FRÉCHETTE.



MA FILLETTE

Avez-vous vu ma fillette?
Elle a bien deux ans trois mois;
Elle est toute gentille.
Avez-vous vu ma fillette?
La linotte sous le bois
N'a pas plus charmante voix.
Avez-vous vu ma fillette?
Elle a bien deux ans trois mois.

Maman dit que c'est un ange
Qui nous vint un jour des cieux;
Papa dit que c'est étrange...
Maman dit que c'est un ange!
On admire à qui mieux mieux,
Ses petons et ses grands yeux.
Maman dit que c'est un ange
Qui nous vint un jour des cieux!

La petiotte est joyeuse,
Son rire a des bruits d'argent;
Elle est douce, cajoleuse;
La petiotte est joyeuse.
Son babil intelligent
Est trop comique vraiment.
La petiotte est joyeuse,
Son rire a des bruits d'argent.

Ses quenottes sont d'ivoire,
Ses cheveux d'un brun doré;
Ses yeux sont toute une histoire...
Ses quenottes sont d'ivoire.
On aime son air madré,
Son petit ongle nacré.
Ses quenottes sont d'ivoire,
Ses cheveux d'un brun doré.

Vous connaîtrez ma fillette,
Si vous la voyez parfois:
Elle est toute gentille.
Vous connaîtrez ma fillette.
On dit que c'est très bourgeois,
Mais j'adore son minois.
Vous connaîtrez ma fillette,
Si vous la voyez parfois!

Que les garçons sont donc bêtes
D'ignorer ces bonheurs-là!
Ca vaut mieux que bals et fêtes,
Que les garçons sont donc bêtes!
Mainte fille que voilà
Pourrait donner tout cela...
Que les garçons sont donc bêtes
D'ignorer ces bonheurs-là.

H. BEAUGRAND,